

Opéra Magazine n° 199 (juillet-août 2016)

DIJON  
Auditorium,  
17 mai

Médée  
Cherubini

Frédéric Goncalves (Créon) | Nicolas Krüger (dm)  
Magali Arnault Stanczak (Dircé) | Jean-Yves Ruf (ms)  
Avi Klemberg (Jason) | Laure Pichat (d)  
Tineke Van Ingelgem (Médée) | Claudia Jenatsch (c)  
Yete Queiroz (Néris) | Christian Dubet (l)

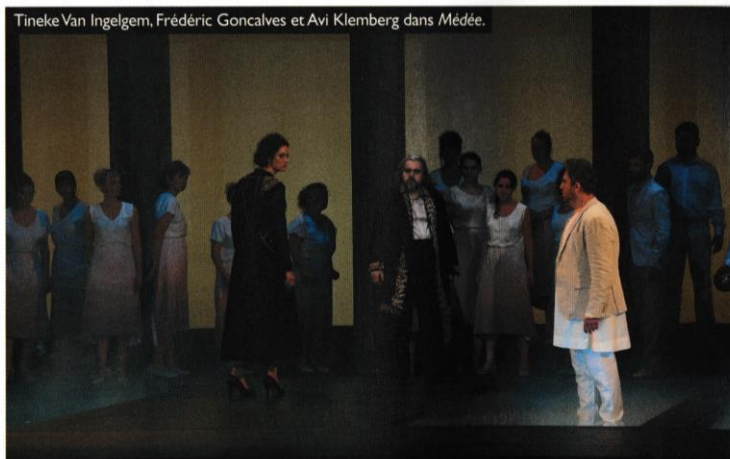
Pour s'accorder à la réécriture, en jargon moderne, des dialogues versifiés de François-Benoît Hoffman, il manque à la distribution de cette nouvelle *Médée* – coproduction entre les Opéras de Dijon et de Rouen – un juge aux affaires familiales. Il aurait retiré à Médée la garde de ses gamins et tout se serait bien terminé. Car Jason, qui l'a plantée là, n'est pas pingre (« Tu auras tout l'argent qu'il te faut, et plus encore »), ni de mauvais conseil : « Si seulement tu apprenais à te contenir, mais tu en es incapable, même

plus gênant si l'on y prête attention, le bruissement sonore qui s'étale sous les dialogues parlés (amplifiés). Ces plages atonales, mixant les voix d'enfants de la Maîtrise de Dijon aux trémolos d'un quatuor à cordes, rendent encore plus anachronique la partition de Cherubini.

Cela n'a pas nui au vif succès du spectacle et il est inutile de démêler si le public a été sensible à l'actualisation de la pièce ou à l'exceptionnelle richesse de l'inspiration musicale, voire aux deux, malgré leur incompatibilité. Même incertitude quant au spectacle lui-même. D'un côté, la puissance tragique et

## Il n'était pas impossible de se rapprocher davantage du style d'une tragédie de 1797.

*pour tes enfants.* » Mais il ne suffit pas d'avoir conquis la Toison d'or pour pratiquer la bigamie en bon père de famille. Plus sérieusement, s'il est vrai que le temps de répétition d'un opéra est insuffisant pour que des chanteurs lyriques puissent maîtriser la diction naturelle des longs dialogues en alexandrins, il n'était pas impossible de se rapprocher davantage du style d'une tragédie de 1797 pour s'accorder mieux avec les paroles et la musique des airs. Moins saillant, mais



Tineke Van Ingelgem, Frédéric Goncalves et Avi Klemberg dans *Médée*.

GALLES MÉDIAS/OPÉRA DE DIJON

esthétique de la scénographie de Laure Pichat (grille, projection d'un visage ensanglanté, l'eau et le feu, etc.), la qualité des costumes de Claudia Jenatsch (matières, coupe, identification aux personnages) ou la justesse de la direction d'acteurs de Jean-Yves Ruf. De l'autre côté, la vaillance de cinq chanteurs de bonne tenue, confrontés à des exigences de tension vocale que redoutent les gosiers les mieux armés. Le trac aidant, des limites encore ignorées à la générale se sont révélées ; ainsi le ténor Avi Klemberg et la soprano

Magali Arnault Stanczak semblaient en froid avec les aigus impitoyables de la partition. Douée d'une forte présence scénique et d'un timbre riche, Tineke Van Ingelgem a offert une frappante incarnation de Médée. Au vu des emplois plus légers où elle s'est affirmée jusqu'ici, on admire qu'elle ait pu dominer de bout en bout ce rôle écrasant. La volonté de durcir la figure paternelle de Créon explique sans doute que Frédéric Goncalves, mieux inspiré d'ordinaire, se soit montré plutôt fruste, musicalement. En sorte que l'un des

moments les plus mémorables de la soirée restera l'air de Néris, dont le basson solo et la voix de Yete Queiroz ont fidèlement fait valoir les beautés.

On n'oubliera pas de louer la plénitude sonore et la netteté rythmique du Chœur de l'Opéra de Dijon – ce qui vaut aussi pour l'Orchestre Dijon Bourgogne. Parti d'une Ouverture malmenée par l'impatience de Nicolas Krüger, il a gravi, avec le prélude du dernier acte, tous les degrés du sublime.

GÉRARD CONDÉ